

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 60. 10/22 Février 1836.

Napoléon III et la Grèce.

—000—
I.

En 1825 et 1826, l'hôtel du chevalier Eynard à Florence était le rendez-vous de tous les philhellènes. C'est de là que nous venaient ces généreux secours grâce auxquels nous avons pu faire face pendant quelques années à toutes les horreurs de la guerre. La lutte était inégale; mais l'Europe chrétienne jetait dans la balance son amour et ses vœux, et la balance penchait en notre faveur.

Dans les salons de ces palais où quatre siècles auparavant les Grecs bannis de leurs foyers par l'épée de Mahomet II avaient déposé dans les mains des Medicis les trésors de l'antiquité, se rassemblaient les hommes les plus

distingués de l'Europe par leur naissance, leur savoir, ou leurs richesses, pour nous aider à secouer le joug ottoman.

Un matin, un jeune homme se présente chez M. Ey-nard et lui dit: « je voudrais aussi aider un peu ces bra- » ves Grecs qui se battent si bien; mais n'ayant pas de » fonds disponibles, je viens de vendre ma plus belle » calèche pour 2300 francs. Voici la somme; c'est l'obole » de la veuve. » Ce jeune homme était le fils aîné de la Reine Hortense.

Lorsque, après quelques années, Dieu le rappelait à lui, nous sommes convaincus que cette aumône d'un prince malheureux à une nation malheureuse aura compté pour des millions.

II.

Maintenant le frère du pauvre prince qui vendait sa calèche pour nous, est Empereur des Français; il tient dans ses mains le sort de l'Orient; pourra-t-il oublier que la Grèce doit lui être sacrée, qu'elle a droit à son amour, parcequ'elle a été l'objet de l'amour de son frère?

Mais en aimant la Grèce, l'Empereur ne payerait pas seulement une dette sacrée à la mémoire de son frère; il s'aimerait soi-même; car il y a des analogies frappantes et une harmonie mystérieuse entre sa propre vie et la vie de la Grèce.

III.

Comme l'Empereur n'était, il y a à peine quelques années, que l'héritier d'un nom qui semblait rayé à jamais du catalogue des dynasties régnantes, le peuple Grec est aussi déchu de son ancienne grandeur; on ne peut mesurer ses malheurs qu'à sa gloire.

Comment Napoléon III est-il parvenu à vaincre ce qui paraissait aux yeux de tout le monde la destinée de sa race, et à remonter sur ce trône dont un million de baïonnettes avait fait descendre son oncle, et qu'une muraille de traités portant les signatures de toutes les puissances de la terre, semblait lui fermer à jamais?

Par la seule force de cette pensée qu'il a sculptée lui-même en ces mots mémorables: « ce qui donne une force » irrésistible même au mortel le plus humble, c'est d'avoir » devant lui un grand but à atteindre et derrière lui une » grande cause à défendre. »

Pénétré de cette grande vérité qu'une volonté inflexible au service d'une grande cause doit remporter enfin la victoire, il a essuyé sans se plaindre et sans désespérer, bien des échecs, bien des dédains, l'exil, la prison, l'oubli; il a vaincu.

La race grecque aussi se dit depuis quatre siècles que rien n'est impossible à un peuple entier lorsqu'il tend vers un grand but. Pénétrée de cette vérité, elle a essuyé les plus grands malheurs; elle est prête à en essuyer d'autres encore sans murmures et sans désespoir, parcequ'il lui est prouvé par l'exemple d'un homme extraordinaire, que la volonté vient à bout de tout.

IV.

Après avoir été assis sur le banc des accusés, et avoir été condamné par la Cour des Pairs, Napoléon écrivait de Ham: *avec le nom que je porte, il me faut l'ombre d'un cachot ou la lumière du pouvoir.*

La Grèce aussi n'a-t-elle pas dit, chaque fois qu'elle ne réussissait pas et qu'elle en subissait la punition: *avec le*

nom que je porte, il me faut ou l'ombre de la mort ou la lumière de la liberté?

V.

Qui ne connaît pas le discours sublime prononcé devant la Cour des Pairs par le grand orateur de la France en faveur de l'accusé de Boulogne? Tout d'un coup, M. Berryer, sondant les consciences de ses juges jusque dans leurs replis les plus secrets, leur demande ce qu'ils auraient fait si son client avait réussi. « On fait allusion, » s'écrie-t-il, à la faiblesse des moyens, à la pauvreté de l'entreprise, au ridicule de l'espérance du succès; eh bien! si le succès fait tout, vous qui êtes des hommes, qui êtes les premiers de l'État, je vous dirai: il y a un arbitre inévitable, éternel, entre tout juge et tout accusé; avant de juger, devant cet arbitre, dites-vous, la main sur la conscience, dites: s'il eût réussi, s'il eût triomphé, ce droit, je l'aurais nié, je l'aurais méconnu, je l'aurais repoussé. — Moi, j'accepte cet arbitrage suprême, et quiconque d'entre vous, devant Dieu et devant le pays, me dira; s'il eût réussi, j'aurais nié ce droit! celui-là je l'accepte pour juge. »

Et nous aussi, lorsque après l'échec de 1854 nous avons été mis au pilori de l'Europe; lorsqu'on se moquait de nous, de la faiblesse des moyens, de la pauvreté de l'entreprise, du ridicule de l'espérance du succès, nous pouvions invoquer les mêmes moyens de défense, nous pouvions nous écrier à ceux qui s'étaient érigés en juges de notre conduite: « il y a un arbitre inévitable, éternel, entre tout juge et tout accusé; avant de juger, devant cet arbitre et devant l'histoire qui enregistrera nos arrêts, dites-vous sans avoir égard à la

» faiblesse des moyens, le droit devant les yeux, la main sur la conscience, dites: si nous avons réussi, si nous avons relevé la croix sur la coupole de S^{te} Sophie, si sous les décombres de l'empire ottoman nous avons fait entendre à l'Europe les vagissemens d'un empire chrétien, si notre droit eût triomphé, auriez-vous refusé de reconnaître cet empire chrétien; auriez-vous envoyé vos flottes et vos soldats soutenir le Sultan? — Oui, nous acceptons cet arbitrage suprême; et quiconque d'entre vous dira; si vous aviez réussi, j'aurais nié votre droit, j'aurais abattu la croix! celui-là nous l'acceptons pour juge. »

VI.

La Cour des Pairs condamna Napoléon comme conspirateur. Et cependant, dit son biographe (1), Bonaparte n'a pas conspiré, car toute *conspiration suppose une action et une organisation et il n'y en avait pas de sérieuse ni à Strasbourg ni à Boulogne. Ce n'est pas la défection de quelques officiers et le dévouement de quelques amis qui pouvaient lui assurer des moyens matériels assez puissans pour s'imposer. Au fond il ne comptait que sur sa force morale. C'est une révolution d'opinion qu'il venait provoquer en se montrant inopinément sur la frontière avec un drapeau et un aigle.*

Nous avons été condamnés à notre tour en 1854 par la Cour des Pairs de l'Europe comme ayant conspiré en faveur de la Russie. Mais nous dirons à notre tour que si nous avons été les complices d'une grande puissance, elle nous aurait donné des moyens d'action dont il n'y a pas eu de trace dans l'insurrection de l'Épire et de la Thes-

(1) M. A. de la Guéronnière, Napoléon III.

salie. Ce n'est pas avec quelques bandes mal armées et mal nourries que nous pouvions espérer de vaincre la Turquie. Nous ne comptions que sur notre force morale; et en nous montrant sur la frontière avec le drapeau de la croix, comme lui avec l'aigle, c'est une révolution d'opinion que nous venions provoquer.

VII.

« Obéir au destin, suivre son étoile, sonder la France avec l'épée de Napoléon pour y trouver le bonapartisme et l'empire, appeler le peuple à manifester ses vœux pour un régime qu'il croyait celui de ses préférences et de ses enthousiasmes, voilà très sincèrement et très-loyalement ce que croyait et ce que voulait faire Louis-Napoléon Bonaparte en 1836 et en 1840 (1). » Il y avait dans son âme comme un pressentiment des huit millions de suffrages qui devaient l'élever un jour au trône de France. Il ne venait pas pour allumer la guerre civile, mais pour provoquer le vote de la nation.

Que voulions-nous en 1854? Obéir aussi à notre destinée, suivre notre étoile, nous montrer fidèles à nos traditions de 1769 et 1821, sonder les provinces chrétiennes de la Turquie d'Europe avec la croix de Constantin, appeler nos coréligionnaires à manifester leurs vœux pour un régime chrétien. Apparaissant tout d'un coup sur un coin du territoire turc, comme Napoléon à Cannes, comme son neveu à Strasbourg et à Boulogne, nous avons cru que la marche allait s'ouvrir pour nous triomphale, victorieuse, populaire! Nous ne voulions pas faire la guerre à la Turquie; nous voulions provoquer le suffrage universel des chrétiens de l'Orient! Nous avons le pres-

(1) Le même.

sentiment que l'empire chrétien de Constantinople sortira un jour de l'urne dans un congrès général de l'Europe!

VIII.

« Nous avons échoué comme lui il a échoué deux fois avant de triompher.

Après s'être échappé de Ham, il était allé un jour voir sa cousine lady Douglas, fille de la grande-duchesse Stéphanie de Bade. « Enfin vous êtes libre, lui dit la jeune princesse; vous résignerez-vous à ces illusions qui vous ont coûté si cher, et dont les cruelles déceptions ont été si vivement ressenties par ceux qui vous aiment? — Ma cousine, répondit l'ancien prisonnier de Ham; je ne m'appartiens pas; j'appartiens à mon nom et à mon pays. Parce que la fortune m'a trahi deux fois, ma destinée ne s'en accomplira que plus sûrement. Je l'attends. »

Nobles et consolantes paroles! Inscrivons-les dans notre cœur, et attendons. Peut-être celui qui les prononçait, va-t-il accélérer la marche de notre destinée.

R.

Esquisses de la littérature grecque moderne.

(Voir Livraison 56. 47 et 56.)

—0000—

Un autre poète, qui se partage avec Panaghioti Soutsos les hauteurs de notre Parnasse, et qui n'a pas exercé moins d'influence sur notre littérature, est son frère ALB-

XANDRE, que nous avons déjà eu occasion de citer comme auteur d'une excellente histoire des premières années de la révolution grecque, écrite en français. Ses titres à la renommée poétique ne sont pas les mêmes que ceux de Panaghioti. Avec l'imagination moins exaltée, il ne vise pas comme lui au sublime, mais il est plus égal et plus mesuré. Il ne se laisse pas facilement emporter par un enthousiasme désordonné, et reste plus près des règles du bon goût. Aussi cherchant à plaire par des voies moins ambitieuses, arrive-t-il plus sûrement à la popularité. Bien plus que son frère, il a voué sa vie à la Muse; il s'est essayé dans plusieurs genres de poésie, mais c'est la poésie satirique à laquelle il s'est de préférence attaché, et qu'il cultive avec le plus de succès. Il a pour y réussir, l'esprit incisif et caustique, et surtout il a de l'esprit. Son style est souple, tout aussi nerveux et concis, mais moins recherché et plus naturel que celui de Panaghioti. Il emploie le dialecte populaire et en exploite avec habileté toutes les locutions familières, mais il sait en même temps l'élever de manière à le rendre digne d'exprimer de nobles pensées. Ses vers sont purs, coulants et harmonieux, sans chevilles et sans redondances. A toutes ces qualités, qui sont élémentaires pour tout bon poète, il en joint d'autres, qui appartiennent particulièrement au poète satirique. Il sait manier le ridicule sans l'outrer. Ses saillies sont vives et souvent brillantes; son humeur indépendante et presque sauvage, le dispense de tous les ménagements qui gêneraient sa muse mordante; et même le peu de cas qu'il semble faire des hommes, le met à l'aise à l'égard de leurs opinions, et lui donne pleine liberté de les railler toutes également, sans épargner ni le pour ni

le contre. Plutôt que de laisser tomber un de ses traits à terre, il le décocherait contre son idole d'hier. Son arc est tendu, il lui faut un but; tant pis pour qui s'élève audessus du niveau; aussi dans l'ordre politique, se trouve-t-il toujours dans les avant-postes de l'opposition, quelle qu'elle soit, il en épouse tous les griefs, il puise à pleines mains même dans ses injustices, et fait cause commune avec toutes les opinions du moment les plus violentes et les plus outrées. Dans l'ordre moral, ce n'est pas toujours aux véritables travers de la société qu'il s'attaque. A défaut de vices réels il en suppose pour les châtier. Il met aussi souvent à contribution des satiristes étrangers, qui parlent d'autres temps ou d'autres mœurs. Tout lui est bon, pourvu qu'il y trouve matière à rire.

Nous avouons que ce n'est pas tout-à fait ainsi que nous entendons la mission de la satire. Elle est une puissance qu'on peut tourner à l'avantage de la société, et dont on ne doit pas abuser. On n'a le droit de l'armer du fléau du ridicule, que si on le met au service des grands principes de la vertu, de la justice et de la vérité. Prenant sur lui de venger la société, le satiriste contracte le devoir de s'élever audessus des passions et des erreurs qu'il entreprend de combattre. Plus les coups qu'il porte peuvent être sensibles, plus il doit mettre de soin à n'en flétrir que le mal, pour faire d'autant mieux ressortir le bien dans tout son éclat. Les prodiguer au hasard, c'est leur ôter toute portée sérieuse, et faire de la satire, au lieu d'un moyen moralisateur, un jeu d'esprit plus ou moins agressif, ou plus ou moins agréable.

Ce n'est pas cette dernière qualité qui fait défaut à celles de Soutso. La perfection et la beauté des vers est en-

core relevée par la spirituelle vivacité des saillies, dont quelques unes portent un brillant cachet d'originalité. Il y en a même qui, parcequ'elles découlent de sa propre verve, et qu'elles expriment d'une manière heureuse les idées et les sentiments publics des temps qui les ont produites, ont presque acquis la popularité du proverbe. Tel est la refrain de sa satire *du journaliste*:

« Je suis un patriote intraitable et brutal,
Donnez-moi une place, ou j'écris un journal »

et cet autre de la satire *sur la liberté de la presse*:

« La presse est libre, à moins qu'on ne veuille médire
des ministres, de leurs commis,
des préfets et de leurs amis

La presse est libre, à moins qu'on ne prétende écrire. »

M. A. Soutso a commencé sa carrière poétique en 1824, par la publication d'un petit recueil de satires contre les hommes et les choses du jour. La langue de ces premiers essais de sa muse est encore négligée, mais on y voit déjà poindre les lueurs de son génie. Depuis, il n'a cessé d'accompagner de ses chants tous les changemens politiques que la Grèce a eu à subir. Nous ne pouvons pas, sans nous exagérer son rôle, affirmer que ses poésies aient exercé une influence marquée sur l'opinion publique. Pour se mettre à la tête de l'opinion, il faut s'élever audessus d'elle, et notre poète la suivait bien plus qu'il ne la guidait. Cependant il n'est pas moins vrai que ses satires ont toujours attiré l'attention, et qu'elles sont lues avec plaisir, pour leur perfection littéraire non moins que pour la malice piquante qui les caractérise. Nous dirons aussi que sans être la reproduction fidèle des temps auxquels elles se rapportent, car elles sont loin d'en embrasser l'ensemble et de les apprécier toujours avec

équité, elles n'en reflètent pas moins un des côtés, en ce qu'elles sont l'écho de tous les mécontentemens, de toutes les colères du moment, et elles seront toujours des monuments que l'historien national, qui voudra rendre l'esprit de cette époque, devra prendre en considération.

Ses premières satires l'exposèrent à des animosités qui le déterminèrent à quitter la Grèce, et à se rendre à Paris, où il publia son histoire de la révolution. Revenu sous le gouvernement du comte Capodistrias, c'est contre lui qu'il vida bientôt les traits les plus acérés de son carquois satirique. Dans ces nouvelles compositions aussi, son pinceau est trempé dans le fiel des haines de parti; ses tableaux sont des charges. Cependant il a si bien su rendre les Grâces complices des fureurs politiques dont il se faisait l'organe, qu'on dit que le Président de la Grèce rendait lui-même hommage à sa verve, en riant tout le premier de ses spirituelles attaques. Nous en faisons suivre un échantillon, qui fait voir le genre, en même temps que la violence de ses compositions :

« *Compte rendu*

de Capodistrias à l'assemblée nationale.

« Représentants du peuple, mon auguste tribunal, je viens vous rendre compte de la légalité de mes actes. La Grèce, grâce au ciel, ne s'est pas courbée sous le joug. Si Samos et Candie ont été remises à l'ennemi, si, en tergiversant pendant quinze mois, j'ai réussi à ne pas me faire rendre les forts de Négrepont et d'Athènes, j'avais des raisons supérieures. Les cabinets . . . moi-même . . . le peuple . . . considérant d'une part et de l'autre . . . J'avais beaucoup à vous dire encore, mais que voulez-vous? les puissances alliées vous empêchent de parler.

« Si par l'astuce ou la violence j'ai réussi à brûler votre flotte précieuse; si j'ai fait verser à Poros le sang grec sous le glaive mercénaire des mes satellites; si j'ai voulu vous châtier par la férule d'une puissance étrangère, et vous brouiller avec toute l'Europe, j'avais des raisons supérieures. Les cabinets . . . moi-même . . . le peuple . . . considérant d'une part et de l'autre . . . J'avais beaucoup à vous dire encore, mais que voulez-vous? Les puissances alliées vous empêchent de parler.

« Je suis un républicain ardent; je meurs pour la constitution. Si vous m'avez vu pendant trois ans en saper les bases, transgresser mes serments, intercepter les lettres et poursuivre la presse, violer nuitamment l'asyle des maisons, exiler les citoyens et les punir sans les juger, j'avais etc.

« J'ai enrichi le peuple; voyez plutôt mes frères et quelques uns des mes affidés qui regorgent de richesses. Mais si les principaux citoyens de la Grèce sont dans la misère, si j'ai laissé les filles de Botzaris, les enfants de Caraïsko, vivre du produit des quêtes et du pain de la charité, j'avais etc.

« Le créateur lit au fond de mon cœur; l'amour de la patrie y est seul gravé. Si j'ai éteint les lumières, si j'ai corrompu les mœurs, si l'or a coulé à des milliers d'espions, si j'ai voulu vous ruiner tous, grands et petits, et si j'ai désiré la mort des principaux citoyens, j'avais etc.

« J'ai la confiance de vous avoir prouvé que je suis irréprochable. C'est moi qui suis votre constitution; n'en demandez pas d'autre. Montrez-vous dévoués comme à Argos, accordez-moi, comme à Argos, la dictature, et je jure pas la vie de mon frère Viaros que, si je le puis,

je vous attacherai tous mains et pieds, les instruits aussi bien que les ignorans. J'ai des raisons supérieures etc.»

On comprend que sur ce ton de récriminations générales on pourrait écrire des volumes, et qu'il n'y a pas de gouvernement qui ne passerait condamnation.

Les cinq derniers décrets du Président, sa circulaire, son discours au conseil des ministres, la pétition d'un citoyen au Président, l'espion, et en général toutes les satires qu'a dictées au poète l'animosité qui existait et qu'on alimentait contre le comte Capodistrius pendant les derniers temps de son gouvernement, comptent sans contredit parmi les plus belles productions de sa muse, bien qu'elles soient quelquefois plus amusantes que justes.

Mais toutes ses pièces qui datent de cette époque, et qui ont été recueillies dans deux petits volumes sous le titre de *Panorama de la Grèce*, sont loin d'avoir le même type d'originalité. Il y en a bon nombre qui ne brillent que d'un éclat d'emprunt, et ne sont que le pâle reflet du génie de Beranger; elles ne manquent pas pour cela de beautés et peuvent encore plaire à quiconque n'en connaît pas l'original. Mais ce fut un tort au satiriste grec d'avoir essayé d'imiter le poète le plus inimitable du Parnasse français, et c'en fut un non moins grand, de s'être placé si près du grand chansonnier, qu'il puisse prêter à une comparaison nécessairement écrasante. Il est vrai que ces imitations sont souvent faites avec beaucoup de liberté; mais ce n'est pas là ce que nous pouvons surtout dire à leur éloge. On doit ou s'abstenir d'imiter Beranger, ou bien se résigner à le copier. On n'y peut rien changer ni en rien retrancher, que ce ne soit une beauté. Ainsi par exemple, en comparant la pièce intitulée *ma vie de Dio-*

gène de notre poète à celle de Béranger qui a pour titre *le Nouveau Diogène*, et qui lui a servi de modèle, j'avoue que je préfère, et de beaucoup, ces beaux vers de cette dernière

Dans mon tonneau sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps,

à leur traduction, on ne peut plus libre en effet :

« *Diogène, je m'enquiers peu de gloire et de richesse, et je dis : que la fortune tourne sa roue à son gré.* »

A cet autre vers du chansonnier français :

devant ma tonne on ne viendra pas dire :
pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien ?

M. Soutso a substitué cette strophe : « *Tous ceux qui, manquant de tête, traînaient autrefois une queue après eux, et qui cherchent aujourd'hui à s'attacher une nouvelle queue, (le poète veut parler des chefs de parti, qui avaient perdu leurs adhérents après l'arrivée en Grèce du Président Capodistrias), viennent jusqu'au trou étroit de ma tonne, y frappent et frappent encore, et me demandent : de quel parti es-tu ; dis nous le, s'il te plaît. — Je suis Diogène, leur crié-je en réponse, et je ris de tout le monde.* »

La strophe suivante :

N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fais des cours le pompeux appareil ;
des vains honneurs trop enclin à médire,
auprès des rois je crains pour mon soleil,

reçoit une application directe et haineuse au président de la Grèce, et est rendue par les mots suivants : *Je ne fréquente pas, comme les autres, la cour du tyran. Je m'étends au soleil et j'y lis. Si le despote de la Grèce passe devant moi et m'intercepte le soleil, je m'écrie en Diogène courroucé :*

Homme, sans t'en apercevoir tu me prends ce que tu ne peux me donner.

Enfin, au lieu de cette strophe piquante :

Lanterne en main, dans Athènes moderne,
Chercher un homme est un dessein fort beau ;
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau,

la chanson grecque contient cette autre plus froidement sérieuse : *Si tu prêtes attention aux allures de chacun, tu verras que tous ont des prétentions, et croient être quelque chose. L'un est un Mirabeau, l'autre un Metternich, un grand homme d'état. Moi au milieu du jour j'allume ma lanterne, et je parcours les rues, en cherchant un homme.*

Tel est le genre d'emprunts que le satyrisme grec fait à la muse française. Si l'on compare encore son *Vil habit*, ses fausses interprétations, son hymne à la liberté, aux chansons de Béranger intitulées *l'Habit*, *Halte-là*, *la Déesse*, on trouvera partout la même distance entre les deux poètes. M. Soutso a l'allure plus sérieuse et moins anacréontique. Chez lui la chanson est la forme, la satire est le fond ; ses attaques sont véhémentes, sa raillerie est pleine d'aigreur, mais ce n'est pas cette verve pétillante, qui jaillit en gerbes d'étincelles de chacun des couplets de son modèle ; ses vers sont très-beaux d'ordinaire, mais il n'a pas cette élégance de pinceau, cette délicatesse de touche, pour laquelle nul ne rivalise avec Béranger. On peut aussi lui faire le reproche que, voulant puiser dans un poète chez lequel les beautés foisonnent, et où il n'avait qu'à tendre la main pour cueillir des chefs-d'œuvre, il a cependant eu la maladresse d'y prendre quelquefois ce que repoussent les sentiments les plus respectables,

Nous ne nions pas infiniment d'esprit à la pièce de Béranger intitulée *le Bon Dieu*. C'est justement à force d'esprit qu'elle rachette en partie son ton leste, et tant soit peu choquant. Eh bien, il faut l'avouer, dans la traduction c'est l'esprit justement qui s'est évaporé, et le refrain grec : *Si ce peuple fou sait ce qu'il fait, que je ne sois pas un Dieu*, est trivialement impie. Toute la pièce n'est qu'une paraphrase décolorée. M. Soutso réussit mieux toutes les fois qu'il se livre à ses propres inspirations qu'aux inspirations des autres.

Après l'arrivée du Roi il semble avoir quitté Béranger pour Barthélémy; la chanson a fait place à l'austère satire. Mais encore dans cette phase de son talent il a eu le tort de ne pas s'être assez fié à ses propres forces et à la spontanéité de son esprit, d'avoir voulu imiter, et de provoquer des rapprochements qui ne pouvaient pas toujours être à son avantage. Sa *Balance grecque* s'est annoncée comme un journal poétique, qui devait renouveler le merveilleux tour de force de la *Némésis* de Barthélémy, mais elle ne présenta rien d'extraordinaire dans l'exécution. Il n'en fut publié que six cahiers dans l'espace d'un an, et encore la moitié en était-elle en prose. Ces six satires ne sont pas les seules que M. Soutso ait publiées depuis l'arrivée du Roi. A chaque nouveau changement politique, à chaque événement d'une importance générale pour la Grèce, M. Soutso, comme s'il était l'esprit mystérieux des révolutions, arrivait on ne sait d'où, jetait son cri poétique sous la forme d'une ode ou d'une satire, et disparaissait aussi subitement qu'il était venu. Ces nouvelles poésies ont pour titres : *« La Ménippée. — Le portefeuille poétique. — La révolution du 3 Septembre. — Le*

Panorama de l'Assemblée Nationale. — Le Miroir de 1815. — Aperçu politique de la Grèce. — Dithyrambe au peuple grec. — Athènes. — Marathon. — La véritable phase de la question d'Orient, et une foule d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer. Elles se distinguent ordinairement par la beauté de la versification, et par une langue plus élevée que celle des pièces contenues dans le Panorama. Leur ton est moins badin, plus grave et plus agressif. Il trempa sa plume dans le fiel des haines populaires, et n'a pas toujours su se défendre des exagérations auxquelles l'esprit des partis se laisse entraîner. Cependant, soit qu'il subisse l'influence des idées et des sympathies de son frère cadet, que sa muse encense sans cesse avec une affection touchante, et qui est son guide et son oracle politique, soit qu'il se fasse à son insu l'écho de la passion régnante du jour, toujours reconnaît-on en lui un patriotisme ardent, et un noble penchant pour l'indépendance, qui constitue la véritable unité de ce qui peut paraître inconséquent ou contradictoire dans ses poèmes.

De même qu'il marche souvent sur les traces de Barthélémy et de Béranger, il s'est aussi laissé égarer sur celles de son propre frère. Quittant le sentier fleuri de la chanson et de la satire, il a voulu s'élever aux régions où prenait son vol le Pégase sans frein de Panaghio, et il a essayé de l'ode, du drame et du poème épique. Mais il avait beau renier la satire; la satire le suivait comme son ombre, et le faune montrait le bout de l'oreille sous le voile de Thalie et de Melpomène.

La plus ancienne et la meilleure de ses comédies a pour titre le *Prodigue*. Elle contient des beautés inimitables de style et de versification. Plusieurs de ses scè-

nes sont écrites avec verve ; mais l'honneur en revient le plus souvent à Molière, que le poète a pris ici pour modèle. Le principal reproche à faire à cette pièce est son manque d'actualité. Elle est dirigée contre les riches qui prodiguent leur bien dans les débauches, contre les coquettes qui en profitent, contre les parasites, contre les médecins charlatans, les avocats qui abusent de la bonne foi de leurs clients, et les poètes qui se prennent aux cheveux par jalousie de métier. Or en 1830, lorsque cette comédie fut publiée, Nauplie, où la scène se passe, n'était qu'un amas de vieilles masures tombant de vétusté ; ses habitans sortant d'une guerre d'extermination, étaient pauvres comme Job, et ne songeaient qu'à mettre leur tête à l'abri. Il n'y avait alors ni riches qui se livrassent à des prodigalités folles, ni tout l'essaim des hommes ou des femmes qui bourdonnent autour des riches, et s'appliquent à les sucer ; les avocats et les médecins étaient bien plus rares que les besoins de la population ne l'exigeaient, et en fait de poètes, il n'y avait guères que celui qui en faisait l'objet de ses railleries. Il est donc naturel que ses traits, pris dans des carquois étrangers, et lancés contre des buts imaginaires, tombassent à terre, sans atteindre la société que la satire et la comédie aspirent à corriger.

Cette pièce n'est pas moins défectueuse par son invention, par son plan et par l'arrangement de ses parties.

Un richard est donc en train de se ruiner par ses débauches en Grèce, à Nauplie, en 1830. Sa maison ne désemplit pas de députés, de ministres, de parasites de tout rang, qui font la cour à sa cassette, tandis que lui-même la fait d'un côté à une coquette surannée, qui complot

avec des coquins pour le dépouiller, de l'autre à la cassette d'une riche héritière (espèce qui n'abondait pas non plus à Nauplie en 1830), qu'il veut, malgré tous ses ridicules, épouser pour sa dot. La position se complique par l'apparition soudaine d'une femme que le Prodigue avait séduite à Naxie, et dont il avait assassiné l'époux. Elle se présente à lui dans l'espoir de réveiller ses remords. Mais la Prodigue médite un nouveau crime ; il veut l'empoisonner. Elle n'échappe à ce danger que par le scrupule d'un domestique, mais elle renie le monde et prend le voile. Cependant la coquette donne un bal au Prodigue (un bal à Nauplie, en 1830 !) avec le projet de le voler au jeu. Avec ses complices elle réussit à l'enivrer, et lui fait signer à son insu des traites pour toute sa fortune. Au milieu du bal, une femme masquée se présente tout d'un coup à la fiancée du Prodigue, lui dévoile la conduite de son promis, lui persuade de s'en détacher, et la sauve. Le lendemain, le Prodigue ruiné va être conduit en prison pour ses dettes. Il se décide à se suicider. Au moment d'exécuter le projet sinistre, il voit entrer encore la femme séduite, qui lui donne un sac d'or, et part pour s'ensevelir dans un cloître. Ce dernier trait de générosité finit par le toucher et par le convertir.

Tout cela n'est ni vrai ni probable. C'est un canevas tout bariolé de tragédie et de comédie, des héroïnes de son frère, de personnages de Molière, et de scènes de Victor Hugo. Tout y est outré, et s'éloigne de la nature, le comique aussi bien que le tragique : le premier est de la satire, ou emprunté à celles des scènes de Molière qui approchent le plus de la farce, le second est du dithyrambe. De la grande comédie, qui, comme dans le Tartuffe, comme

dans le *Misanthrope*, tire toute sa valeur de la peinture des caractères, des positions, et de l'analyse du cœur humain, il n'y a pas ici la moindre trace, mais on y trouve des vers vigoureux et charmants, des tirades entraînant, et une gaieté vive, franche et spirituelle, partout où le poète ne s'est pas laissé aller au genre larmoyant.

Trois autres comédies du même poète, *le premier ministre*, *le poète indompté*, et *l'école constitutionnelle*, ne sont, à tout prendre, que des satires de circonstance dialoguées. On y chercherait vainement des qualités dramatiques, l'économie du sujet, l'intérêt, le développement, un dénouement ménagé, et de l'art dans le dialogue. Les personnages y sont pour la plupart des portraits chargés, et tout ce qu'ils disent porte l'empreinte de l'exagération, et dépasse la vérité. Comme les drames de Panagioti ne sont que des odes juxtaposées, de même les comédies de son frère sont des groupes de satires, mais des satires pétillantes d'esprit, et écrites en vers d'une rare beauté.

Le drame seul n'a pas encore suffi à l'ambition de notre poète. Il a rêvé aussi la gloire épique, et a écrit deux épopées. *L'errant* (περιπλανώμενος), dont les trois premiers chants ont paru en 1839, le quatrième en 1852, et *la Grèce combattant les Turcs* (ἡ Τουρκομάχος Ἑλλάς), un poème qui devait avoir 12 chants, mais qui s'est arrêté au quatrième; il a vu le jour en 1850. La forme de ces productions de la muse de M. Soutso est plus sérieuse que celle de ses satires et de ses comédies; mais, nous n'hésitons pas à le dire, le fond, surtout celui de la première, est absolument le même. Cesont toujours des pamphlets ou des odes politiques à la Barthélémy, arrangées dans un cadre plus large. Le dialogue et les incidents qui n'en portent pas le carac-

tère, n'y sont que des accessoires qui servent à les souder ensemble.

Le premier chant de *L'Errant* commence par une diatribe métrique, qui répète et résume tous les griefs contre le gouvernement et contre les Bavares, contenus dans les précédentes satires de M. Soutso. C'est un adieu lancé à la Grèce par un citoyen qui la quitte pour où aller? — Où va d'un pas rapide la vague qui l'accompagne, où va l'oiseau maritime qui change mille fois sa route dans les airs. C'est ce que dit le poète; mais ce n'est pas là où va son héros. Car, après avoir adressé une ode à la mer, une ou deux doléances, très-éloquentes toujours, à la Grèce, le *Chile-Harold* grec aborde en Italie, qu'il salue en strophes empruntées en partie à son aîné d'Albion, et va droit à Rome, dont la gloire bien ancienne, et bien souvent chantée, lui donne occasion de redire ce que personne n'ignore. Ici des amis qu'il avait quittés depuis six ans, l'accueillent avec joie et l'entourent. Mais il les tient à distance; le doigt du silence ferme ses lèvres. Il est arrivé comme le nuage qui court et qui couve des orages dans son sein. C'est qu'il était très-pressé de revoir son amante, une grecque établie à Rome; il avait même appris, je crois, qu'elle était malade. Il court donc chez elle. Elle n'y est plus! Nul ne sait lui dire où elle est allée avec ses parents. Sans songer à s'en renseigner à la police, il se voit réduit à errer dans Rome, et à chanter, faute de mieux, *S^t Pierre, qu'on dirait construit par les doigts de Dieu qui ont construit des Alpes* (on connaît cela: *which vies in air with earths chief structures, etc.*), le Panthéon, le Colisée et la fontaine de Trèves. Mais tout d'un coup il jette un cri déchirant, il reste comme

frappé de la foudre. Il vient d'apercevoir dans les flots de la fontaine l'image de son Aglaé. Son amante lui adresse des reproches amers de ce qu'il l'avait trahie et abandonnée, pour aller se battre pour son pays. Assailli de terribles remords, se sentant le cœur déchiré *comme Caïn*, il s'évanouit, et elle disparaît. Mais nous croyons avoir déjà entendu cette même histoire quelque part. N'est-ce pas le *Voyageur* de son frère qui a aussi abandonné son amante, pour aller se battre en Grèce, et qui en reçoit de terribles reproches? Les héroïnes des deux frères ont l'amour bien peu patriotique. Lui aussi s'était évanoui; elle aussi avait disparu comme un fantôme. Cependant le nôtre n'est pas long-temps sans recevoir une lettre anonyme, qui lui dit qu'Aglaé a été conduite par ses parents à Paris. Des considérations politiques sur l'Italie, sur la Suisse, et sur le reste de l'Europe, que *l'Errant* traverse sur les pas de sa fugitive, terminent le premier chant.

Des considérations politiques sur la France et la Grèce ouvrent le second. Notre *Childe* est arrivé en France. A Herménonville il rencontre un soir son Aglaé se promenant toute seule à cheval. Dans une entrevue amoureuse, où tous les deux s'accusent, où tous les deux veulent mourir, elle lui avoue que ses parents la marient à un riche romain, mais qu'elle n'y consentira jamais aussi long temps qu'il y aura un rocher sur les montagnes pour s'en précipiter, une vague dans les torrents ou la mer, pour s'y noyer, ou une goutte de poison dans la coupe, pour en recevoir la mort. En attendant le père d'Aglaé apprend l'arrivée à Paris du dangereux amant, et veut accélérer l'union de sa fille. Voici comment la scène est introduite:

« Il entre dans la chambre de sa fille malade. Livrée au trouble de ses pensées, elle tenait les regards fixés sur un livre. » — *Je t'interromps, ma chère, lui dit-il; tu lisais.* — *Restez, mon père; je quitte avec plaisir ma lecture. Depuis long-temps l'univers est un livre blanc dans ma tête; plusieurs lettres se sont évanouies de mon alphabet.* — *Je voulais te parler.* — *Parlez, mon père; que me voulez-vous? je tremble.* — *Que crains-tu? écoute-moi. Ton fiancé, le Romain. . .* — *Mon père, n'allez pas plus loin; vous le voyez, je respire à peine; vous voyez que je frissonne, que je tremble.* — *Pourquoi tant de haine contre lui? Ma fille, tu me caches quelque chose. Quelle est l'idée secrète qui occupe ton cœur?* — *Elle s'y cache comme une urne enfouie dans la terre.* — *Consens à tourner tes yeux sur lui; peut-être pourras-tu surmonter ton aversion.* — *Plutôt que de fixer mes yeux sur lui, je veux qu'ils perdent leur lumière.* — *Consens à l'écouter; peut-être fléchira-t-il ton âme.* — *Plutôt que d'entendre une seule parole de lui, je veux que la terre de la tombe ferme mes oreilles.* — *Mais tu lui es promise. La malheureuse a beau prier, son père termine par ces mots: Je te plains, mais c'est en vain. Ton hymen sera conclu infailliblement, et bientôt.* Si nous traduisons ce passage, ce n'est pas que nous le considérons comme un des meilleurs du poème: bien s'en faut. Nous avons au contraire voulu montrer combien le dialogue et le drame y tiennent une place secondaire, et combien peu c'est en eux qu'il faut chercher le mérite de ces compositions.

Les rudes paroles de son père sont un coup de foudre pour la pauvre Aglaé. Elle lutte contre la mort, et d'après les conseils des médecins, les parents congédient

le fiancé romain et appellent notre héros. Il faut qu'elle change de climat, il faut qu'elle revoie la Grèce. Ici une nouvelle ode au Pnyx, au Parthénon, à Démosthènes, une nouvelle satire contre les Bavaois.

Le troisième chant commence par une ode à Athènes et par une satire contre les Bavaois. Mais tout d'un coup nos errants, car maintenant notre héros plus fortuné erre avec la famille de sa fiancée, partent pour les climats plus chauds de l'Égypte et de la Palestine. Aglaé est avec son amant sur la montagne des Oliviers; elle parle de sa mort prochaine. Que sont devenus depuis les deux amants, et Aglaé est-elle encore en vie? C'est le poète qui se fait ces questions, et tout ce qu'il en sait dire, c'est que trois ans après, un ermite établi près d'Arimatee, a vu arriver un matin dans sa cellule un *Voyageur*, qui venait d'où viennent les nuages, lorsque le vent les pousse sur un ciel noir. Cet étranger, qui veut fuir les hommes, qui veut s'enterrer dans les déserts, qui voudrait être un tronc d'arbre, roulé par les cataractes du Nil, qui chante la nature, le désespoir et les orages de l'âme, et qui, pénétré de cuisants remords, consent à s'en confesser à l'ermite, n'est pas, comme on est peut-être tenté de le croire, le *Voyageur* de M. Panagioti Soutso; c'est bien notre héros, très-malheureux, parce que son amante est morte, mais pas plus réellement coupable que l'autre, ou plutôt coupable au même point et du même crime, de ne pas s'être marié sitôt que celle-ci l'eût désiré, et d'avoir été d'abord se battre pour la liberté de son pays. Il termine sa confession par une ode à la Grèce, et une satire à l'adresse des Bavaois.

Dans le quatrième chant il retourne à Athènes de l'A-

mérique où il paraît avoir été entre deux chants, et, se plaçant au centre de la place du palais, il adresse une ode à la Grèce, et une satire si virulente à son gouvernement, qu'elle constitue un délit prévu par le code, et que, appréhendé au corps, il est jeté dans les cachots de Chalcis, d'où on le passe à la tour génoise de l'Acropole. Il est vrai que cette tour n'a jamais servi de prison d'état, et que depuis qu'elle est entre les mains des Grecs, elle n'a pas même de porte. Mais nous ne voulons pas chicaner le poète pour si peu de chose; il avait besoin de placer son prisonnier si près de l'Acropole, pour lui ménager la permission de sortir souvent de la tour, de se promener au milieu des ruines des Propylées, de s'asseoir sur les débris du Parthénon, et d'adresser de là des odes à la Grèce et à ses monuments, et des satires contre son gouvernement. A la fin d'une de ses promenades, il s'approche du bord de l'acropole, et se précipite sur les rochers. L'ermite d'Arimatee se trouve là pour le recueillir et lui prodiguer des consolations. *L'Errant* expire dans les bras du vieillard, en prononçant le nom d'Aglaé.

L'invention et l'intrigue de ce poème ne soutiennent pas la critique. La fable en est banale et forcée, et les lieux communs y abondent. M. Soutso a parcouru lui-même l'Italie, la Suisse et la France, l'Égypte et la Palestine, et avait envie d'en parler; mais il n'en dit rien qui n'ait été mille fois répété. Du reste il a beau faire; il veut décrire Jérusalem, il veut parler des pyramides, il veut chanter les Atrides, mais les cordes de sa lyre résonnent toujours de la satire politique. Sa langue est plus élevée dans ce poème, mais elle n'est pas toujours irréprochable; l'harmonie du vers et de la strophe qu'il

a adoptée est d'une monotonie fatigante. Les trochées se succèdent à travers les deux mille vers du poème sans la moindre interruption. Cependant ces défauts sont souvent rachetés par de belles images et de magnifiques tirades sur le passé, le présent et l'avenir de la Grèce.

Quant à *la Grèce combattant les Turcs*, c'est une chronique en vers, ce n'est pas un poème. C'est de l'histoire rimée, et encore l'histoire sans ses détails qui la rendent attachante, sans ses développements qui la rendent instructive et intelligible. Une multitude de faits et de noms passent devant l'esprit du lecteur, comme dans un calléidoscope. On ne peut s'arrêter ni s'intéresser à aucun. Le poète dit dans sa préface que son héros est la Grèce; c'est à elle qu'on doit s'intéresser. La Grèce inspire sans doute l'intérêt le plus vif à tous les nobles cœurs, à toutes les hautes intelligences; mais c'est un intérêt tout politique, ce n'est pas celui qu'on cherche dans un roman ou dans un poème épique. Ce qui ajoute encore à l'insuccès de ce poème, c'est que M. Soutso a adopté une strophe dont d'harmonie est défectueuse, et qui, en tout cas, serait bien plus adaptée à une chanson qu'à une composition sévère et de longue haleine. De cette prétendue épopée on peut du reste porter exactement le jugement que nous avons prononcé sur *son Errant* et sur ses comédies. C'est un assemblage de chansons cousues ensemble, et même quelquefois décousues. Mais si ce poème pêche contre toutes les règles de l'art, il ne laisse pas que d'avoir, comme tout ce qui sort de la plume de M. Soutso, beaucoup de beaux passages, et de se distinguer par l'élégance du style et par le choix des images.

M. Soutso a aussi écrit un roman en prose, ayant pour

titre *l'Exilé de 1831*. Toute l'intrigue en est dans les quatre ou cinq pages du dénouement. Un homme qui voit que celle qu'il aime va épouser son rival, la fait empoisonner. Tout le reste n'est aussi qu'un long article de journal, un pamphlet en prose sur le gouvernement du comte Capodistrias. C'est une des œuvres les plus médiocres, même sous le rapport du style, de notre poète. Elle nous donne une nouvelle preuve que la spécialité du génie de M. Soutso est la satire, et qu'il y eût toujours excellé, s'il avait su s'y borner, et en faire une étude approfondie pour épurer son jugement politique et littéraire.

Ce sont là les chefs de file du Parnasse grec. Ils étaient suivis d'un essaim de jeunes poètes, qui s'éveillaient au jour grandissant de la liberté. Nous n'en citerons que les plus remarquables, qui promettent à la Grèce des poètes distingués, s'ils ne désertent le sentier fleuri qu'ils ont fourni avec beaucoup de talent jusqu'ici.

M. Et. COUMANUDÉS, professeur de littérature latine à l'université d'Athènes, est l'auteur de plusieurs poésies fugitives. Il a publié les fragments d'un charmant poème comique intitulé *Stratés Calopeichiros*. C'est l'*Odyssée* d'un enfant de peuple, dont les aventures n'ont rien de bien merveilleux, dont les idées et même les principes n'ont rien de très-fixe ni de très-élevé. Pauvre et délaissé, il ne cherche que les moyens de gagner sa vie, et les prend comme ils lui viennent. Il est, comme le commun des hommes, guidé par les impulsions du moment. Tout en aimant le bien d'instinct, il fait souvent le mal. Il n'est ni un scélérat, ni un martyr de la vertu; c'est un homme des plus ordinaires, et n'est en rien digne d'être pris pour le héros d'un poème. Mais c'est qu'il ne l'est pas en effet. Il n'en est que le fond, sur le quel le poète a brodé une foule de digressions très-spirituelles, et qui font la véritable valeur du poème. Le vrai héros en est le poète, et celui-ci se montre animé des principes les plus sains, des senti-

ments les plus élevés. Dans chaque page éclatent les qualités de son cœur épris de la vertu, et la finesse de son esprit cultivé. On y trouve le patriote enthousiaste, le critique subtil, l'artiste éclairé, le satirique mordant, et le poète plein de grâce et de verve, et l'on s'attache bien plus à lui qu'à son jeune et obscur vagabond. Il a choisi pour son poème le rythme de l'iambe des dramaturges antiques, affranchi de la rime. C'est un vers facile, coulant, maniable, mais pour cela même quelquefois dangereux. Il ne met nulle digue au flot de la parole, et nous ne pouvons pas nier que M. Coumanoudés ne s'y soit quelquefois laissé entraîner. Cependant sa versification est harmonieuse et correcte. Sa poésie est pleine de grâce et de malicieuse gaité. Plusieurs de ses accents ne seraient pas reniés par la muse d'Aristophane. Sa langue est souple et belle, et il en sait exploiter avec la plus grande habileté toutes les richesses, depuis les simples fleurs du dialecte populaire, jusqu'à ces nobles trésors que le génie du grec-moderne lui permet d'emprunter à l'inépuisable dépôt de la langue classique.

Un autre jeune poète a marché sur les traces de M. Coumanoudés. C'est M. D. BERNARDAKI, qui a présenté au concours annuel de poésie institué par M. Ambroise Ralli, et dont le prix est décerné par l'université d'Athènes, d'abord un poème intitulé : *la guerre de la vieille femme et des rats*, et un peu plus tard deux autres, qui ont pour titre *Peridromos* (le gamin), et *Planés*. La première de ces compositions, la seule qui ait été publiée, est une espèce de *Batrachomyomachie* fort spirituelle, la seconde une heureuse imitation de Stratés; toutes les deux composées sur le principe rythmique de ce dernier poème, n'en ont pas toujours su éviter le défaut, qui est une surabondance de vers, mais ils ne lui sont pas non plus inférieures en beautés. On y trouve, et même à profusion, tout autant de sel attique, tout autant de fleurs d'un esprit cultivé, aimable et

caustique, tout autant de ce miel que distillaient les abeilles de l'Hymète dans les écrits de Ménandre et de Lucien. Son troisième poème, *Planés*, est tout-différent. Écrit en strophes rimées, il brille par l'élégance et l'harmonie de ses vers, par la beauté de sa langue aussi riche que vigoureuse. Les aventures chevaleresques d'un jeune Grec, et ses amours avec la fille d'un Pacha, la quelle se trouve à la fin être sa sœur, sont le sujet de ce poème. Les nombreuses qualités d'imagination et de style qui distinguent cette œuvre, rachètent bien quelques défauts qui s'y sont remarquer dans l'arrangement des parties et dans la conduite de l'intrigue, et lui assignent une place distinguée dans notre littérature.

A la suite de ces poètes, qui ont touché des cordes familières à la muse antique, nous citerons M. Tertzeti, de Zante, bibliothécaire de la chambre des députés. Un de ses poèmes, qu'il a présenté au concours poétique, a pour titre et pour sujet le fameux concours entre Pindare et Corinne. Il a chanté cet événement classique sous la forme d'un chant populaire, et avec le dialecte tout vulgaire des îles ioniennes; mais sous cette enveloppe moderne, il a su conserver intact le caractère de l'antiquité. C'est comme s'il avait recouvert une statue de Phidias d'une tunique transparente et légère, qui tout en la cachant sous ses plis en accuserait toutes les formes. Malgré quelques imperfections légères, ce petit poème est une œuvre charmante, toute empreinte d'originalité, et frappée au coin d'un goût très-fin et très-cultivé. Un autre de ses poèmes, *Son rêve*, où le Roi de Grèce lui apparaît visitant les enfers sous la conduite de l'ombre de Capodistrias, contient des passages sublimes, et dignes du pioceau du Dante.

ZALACOSTA d'Epire est un officier comptable de l'armée royale. Les chiffres qui font l'occupation, et, nous devons le dire, la torture de sa vie, ont de quoi tuer les neuf muses à la fois. Eh bien! la sienne est robuste et

fière, elle n'y perd rien de sa santé ni de sa fraîcheur, et toutes les fois qu'il en trouve le loisir, il lui emprunte des inspirations dignes des plus beaux temps de la littérature grecque. Il a écrit un grand nombre d'odes et de poèmes, ou des nouvelles en vers, qui contiennent de rares beautés. Sa langue, soit qu'il emploie le dialecte vulgaire, soit qu'il s'attache au style plus pur et plus élevé, est toujours noble, correcte et sobre, et comme taillée dans le marbre du Parnasse antique. Il donne le plus grand soin à son vers, et le travaille en artiste. Son imagination est riche et ardente, mais il sait la tenir en frein, et en modérer les élans de manière à donner à ses productions la mesure et la forme dont l'art ne peut se passer. Ce poète fut deux fois couronné au concours.

CARATSOUTZA de Smyrne, est un poète lyrique tout d'harmonie est de sentiment. Ses vers ont l'allure lente et langoureuse; ils respirent une douce mollesse, comme les brises parfumées de l'Ionie.

ORPHANIDÈS, aujourd'hui professeur de botanique à l'université d'Athènes, et qui a rendu à la science de nombreux services par ses découvertes dans le domaine de la flore encore peu connue de la Grèce, Orphanidès avait commencé par marcher sur les pas d'Alexandre Soutso, dans une revue périodique en vers, intitulée *l'Archer*. Plusieurs de ses pièces sont écrites avec beaucoup de verve, il est spirituel et caustique, et manie avec habileté le fléau du ridicule. Le style de cette composition de sa jeunesse laisse quelquefois beaucoup à désirer, et l'on ne peut pas dire que son jugement politique soit toujours des plus sûrs. Dans ces derniers temps il a publié *l'Ami de la patrie*, en vers rimés, et *la Tour de Petra* en hexamètres, deux poèmes assez longs, qui l'un et l'autre ont reçu le prix, pour la beauté très-recommandable de la versification, pour la chaleur du sentiment, et pour le vif intérêt qu'il a su y mettre.

M. TANTALIDÈS de Constantinople, est un poète origi-

nal, vigoureux et correct. Il a dû, hélas! désertier les muses trop tôt pour la gloire de sa patrie. Comme Homère et comme Milton, il fut privé de la lumière du ciel. Mais toutes les fois que quelques rares accents, trempés de larmes, s'échappent encore de ses lèvres, ils rétentissent au fond des cœurs, et dévoilent les richesses de tendresse et de douce harmonie que son âme recèle.

M. SCYLITSIS de Smyrne a écrit en très-beaux vers, tout chargés de fleurs et d'arômes, un poème sur les amours de Léandre et d'Héro, et plusieurs odes et chansons; il a traduit la mort de Socrate, de Lamartine; et surtout il a donné une traduction du Tartuffe si parfaite, qu'elle a servi à populariser en Grèce le chef-d'œuvre de Molière. Il est aussi le traducteur d'une foule des meilleurs romans contemporains de la France.

M. CARYDÈS du Peloponnèse, M. PARMÉNIDÈS de Constantinople, et M. A. CANTACUZÈNE de la même ville, ont aussi publié un grand nombre d'odes et de poésies diverses qui ne manquent pas de mérite. Le premier surtout s'est aussi engagé sur les pas de M. A. Soutso, et a écrit plusieurs pièces satiriques, où il a fait preuve de talent.

Parmi les poètes satiriques, il est peut-être juste de citer aussi M. CHOURMOUZIS de Constantinople, aujourd'hui député, et M. Byzantios, qui tous les deux ont écrit des comédies en prose. Elles pèchent toutes également par le mépris des règles les plus élémentaires de l'art dramatique, mais celles du premier ne manquent pas d'originalité et d'esprit, tandis que celles de M. Byzantios s'élèvent peu au-dessus de la farce.

Nous passons sous silence trois tragédies en vers blancs, publiées par M. MÉLISSINOS de Zante, car ce sont des produits prématurés d'une muse qui a encore besoin de s'exercer. Nous ne saurions non plus classer parmi les poèmes l'ouvrage d'EUTHYPHRON (M. Latris), intitulé Panhel-lénis, quoique ce soit un assez gros volume en vers.

C'est un traité qui émet des principes très-justes sur la question d'Orient par rapport à la race grecque. Pour rendre justice à ce livre, il ne faut le considérer que sous son point de vue politique.

Nous n'avons nommé dans ces esquisses que ceux des littérateurs de la Grèce qui s'élèvent plus ou moins au-dessus du vulgaire. Les régions plus modestes du Parnasse sont aussi peuplées d'une foule d'auteurs industriels, qui font infiniment de travail, et alimentent surtout les nombreuses publications périodiques, parmi lesquelles la Pandore tient le premier rang.

Nous avons tracé en traits rapides le tableau de l'état actuel de la littérature dans notre pays. Nous l'avons toujours vue en suivre les destinées pas à pas, et proportionner son étendue sur celle de la liberté dont ce pays jouissait. Sous le despotisme, à peine brillait-elle comme un point prêt à s'éteindre; lorsque la Grèce eût recueilli toutes ses forces pour les diriger vers la liberté, elle aussi traversa les ténèbres comme un rayon ardent, qui dardait sur un seul point. Enfin, depuis que la Grèce a brisé ses fers, la littérature s'est étendue en surface lumineuse, qui a embrassé toutes les connaissances humaines. Quand la Grèce, soutenue par le bras de Dieu, et par celui des puissances de l'Europe, aura accompli les destinées que nous lui prédisons, alors sa littérature prendra aussi le nouveau caractère que lui aura imprimé cette grande révolution. Elle sera ce que sera la Grèce elle-même, elle sera la médiatrice entre l'intelligence du midi et celle du nord, et le foyer commun où viendront se réfléchir les rayons de l'imagination ardente et de la froide raison.

A.

M. RENIERI.